

FEUILLETON DU BAZAR

CORBIN ET D'AUBECOURT

(Suite.)

IX

29 mai.

Ah ! mon Elise, quelle peur ! Autour de la maison de Germain, toujours si tranquille, j'apercevais un certain mouvement de gens qui allaient et venaient, portant toutes sortes de choses, mais particulièrement des meubles et des meubles de femme : une table à ouvrage, une toilette, que sais-je ? Mon Dieu, s'il allait être marié ! Hier matin je le vois sortir, ayant une jeune dame au bras, d'une taille élégante, d'une allure vive, qui lui parlait avec tous les signes d'une heureuse et profonde affection. Lui-même semblait tout autre. Il causait, riait, prenait cette main appuyée sur son bras et la serrait, et encore des rires. Plus de doute, c'est sa femme ! Pauvre Stéphanie, que sont devenus tes rêves ! Je descendis tout de suite à l'église pour faire ce grand sacrifice. Germain et sa compagne y étaient déjà, l'un près de l'autre. Je m'agenouillai derrière eux et je priai pour eux. Mais bientôt une servante arrive, s'approche près de la jeune femme et dit ces deux mots, les plus doux que j'aie entendue de ma vie : " Mademoiselle ! Mademoiselle ! " Va ! bonne fille, je te rendrai le plaisir que tu m'as fait ! *Mademoiselle* se retourne et me laisse voir un air de famille qui dissipe aussitôt l'accablante méprise.

Celle que je croyais la femme de Germain est tout simplement sa sœur, cette sœur dont j'étais l'image, qui apprenait de lui à aimer la petite Roeschen. Elle se leva, dit en souriant deux mots à son frère, et suivit avec empressement la servante. On ne peut imaginer, pour une jeune personne, un aspect plus ouvert et agréable. La bonté, la candeur, la raison, la santé, l'innocence, étalent leur fleur sur ce visage de vingt ans.

Elle ne tarda pas à reparaitre, soutenant une dame âgée qui marchait avec quelque peine et qu'elle fit asseoir à côté de Germain, tandis que celui-ci préparait un prie-Dieu commode. Qui voulez-vous que soit cette vénérable dame, sinon la glorieuse mère de ces nobles enfants ? Ils entendirent la messe ensemble. Au moment de la communion, ce fut un beau spectacle, je vous assure, de les voir tous trois aller à la sainte table, la mère appuyée sur son fils. Je m'associâi du cœur à cette piété de famille qui célébrait ainsi sa réunion sous le même toit. J'étais ravie de leur bonheur, convaincue au fond de l'âme que la Providence ne nous avait pas rassemblés sans quelque dessein de tendre miséricorde envers nous tous. Les actions de grâces de mes trois amis furent longues, moins longues pourtant que les miennes, et je défilai toute leur ferveur et tout leur amour d'avoir plus tendrement remercié le bon Dieu.

Loin d'écarter de moi, quand je suis dans l'église, les pensées dont je vous entretiens, c'est là, au contraire, où je les accueille plus volontiers. Elles y revêtent une gravité qui leur permet de se présenter sans troubler la paix chrétienne. Ailleurs, je craindrais de les écouter avec trop de complaisance ; là, Dieu qui est mon confident, est aussi mon conseil et serait mon gardien. Il sait disposer mon âme de telle sorte que

toutes mes préoccupations *germanesques*, malgré leur importance, ne viennent qu'après les affaires du salut, et comme intéressant le salut. Soyez donc de ce côté sans trop d'inquiétude. J'ai fait ce matin une grande épreuve, et j'ai vu que le renversement définitif de toutes mes espérances pourrait bien briser mon cœur, mais non pas en arracher la résignation.

J'attends la voix de mon père mourant : Sois généreuse !

X

15 juin.

Il se nomme Darcet, — sans la moindre apostrophe, hélas ! Mais enfin il me semble que Darcet n'est point un nom qui fasse faire la grimace. Peut-être ma tante finira-t-elle par trouver que cela sonne autant que Corbin, quoique Corbin, à son goût, ne manque pas d'une certaine rudesse héraldique, et sente l'antiquité encore plus que la roture. Dans un tournoi donné par le duc de Bretagne, certain Corbin, d'Anjou, écuyer, fit promesse. Le moyen de douter que ce Corbin soit nôtre, et tous les Corbins qui l'ont précédé ? Quel service on me rendrait, chère Elise, si l'on pouvait me montrer un Darcet aux croisades !

J'ai tort de plaisanter ma tante : c'est à elle que je dois de savoir le nom de Germain. M. le Curé vint hier passer la soirée à l'hôtel d'Aubecourt. J'avais remarqué, la veille, qu'il causait dans la rue avec notre ami. J'amenai, à tout hasard, la conversation sur les paroissiens, demandant au *pasteur* s'il était content de leur assiduité ; car c'est un sujet qu'il aime, et l'on est son ami dès que l'on assiste régulièrement aux offices. Or, Germain, sa sœur et sa mère, sont à cet égard des modèles. Tous les dimanches ils entendent les petites heures, et le soir on les voit arriver, dès le second coup de vêpres, le livre à la main. J'espérais que le curé ferait ressortir un si bel exemple, d'autant que M. de Tourmagne était présent, et que l'excellent comte, malgré sa dévotion sincère, esquivait volontiers la grand'messe et ne paraît guère à vêpres, lorsqu'il y paraît, avant la fin de *Magnificat*. Malheureusement M. de Tourmagne voulut se mettre tout de suite à couvert, et une bataille s'engagea sur les canons, décrets et ordonnances qui prescrivent l'assistance aux offices de paroisse. J'acquis là, en punition de mes crimes, une érudition que je ne désirais pas.

Ces messieurs s'oublèrent jusqu'à parler latin ; mais ce fut alors que ma tante perdit patience. Elle prit chaudement parti pour la paroisse, et confondit M. de Tourmagne, en lui reprochant d'avoir manqué plusieurs fois à jeûner, faute d'être venu en recevoir l'avis au prône. M. de Tourmagne battit en retraite : il alléguait le grand rôle des hommes dans la société civile, leurs occupations multipliées par suite des révolutions qui ont troublé l'Europe, et cent autres arguments, pour conclure que la longueur des offices n'est plus en harmonie avec les besoins de la civilisation. J'intervins là-dessus ; je me mis à crier au sophisme ; j'insinuai que M. le curé, qui connaît si bien ses paroissiens, ne serait pas embarrassé d'en citer plusieurs, tout aussi occupés que M. de Tourmagne, et qui néanmoins savent bien trouver le temps de venir chanter les louanges de Dieu. " Certainement, dit M. le curé ; certainement..." Il n'ajouta rien ; nous vîmes trop qu'il cherchait des noms à produire et qu'il n'en trouvait pas. Le fait est qu'il n'y en a guère ; C'est sur quoi j'avais compté. Ma tante, craignant de laisser le dernier mot à M. de Tourmagne, voulut aider l'ingrate mémoire du pasteur.

(A continuer).